

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

AP  
N 8  
C 3  
P 2

NOUVELLES

# SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses  
histoires du peuple avant qu'il ne les  
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

---

**JULLET**

1er Volume, 13eme et 14eme Livraisons.

---

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE P. G. DELISLE

1882

# NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

---

## SOMMAIRE

1. Le sacrilège (poésie).....M. J. A. POISSON
2. Chronique.....ERNEST GAGNON
3. La poésie française en Canada.....BENJAMIN SULTE
4. Conférence sur la charité.....L'ABBÉ BRUCHÉSI

---

## NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

Revue littéraire bi-mensuelle paraissant le 1er et le 15 de chaque  
mois, par livraisons de 24 pages chacune.

---

**ABONNEMENT - - - \$3.00 par année.**

---

PROPRIÉTAIRE ET ADMINISTRATEUR :

LOUIS-H. TACHÉ,

P. O. Boite 945,

Québec.

## LE SACRILÈGE

---

A chaque été béni la sainte Providence,  
Versait dans mes greniers la corne d'abondance.  
Mon affaire allait bien ; je faisais de l'argent ;  
Mais j'avais par malheur un fils trop exigeant,  
Toujours prêt au plaisir et jamais à l'ouvrage.  
Avoir un fils sans cœur, monsieur, ça décourage,  
Lorsque l'on a rêvé, quel espoir décevant !  
Se retrouver un jour dans son unique enfant.  
J'essayai bien des fois la douce réprimande.  
Aux conseils d'un bon père, un fils souvent s'amende ;  
Mais son cœur était fait de si triste façon  
Qu'il s'éloignait de moi riant de ma leçon.  
Il avait refusé de fréquenter l'école ;  
L'étude l'effrayait, et sa tête un peu folle  
Rêvait, au lieu d'aisance acquise avec le temps,  
Les danses tout l'hiver, les courses le printemps.

Jusque là dans le bourg il faisait peu de scènes ;  
Mais par malheur il but. Des compagnons obscènes  
Lui mirent dans le cœur de hideux sentiments,  
Et sur sa lèvre, hélas ! d'infâmes jurements.  
Chaque soir il entraît secoué par l'ivresse,  
Et me faisait pleurer. Le vin et la paresse  
Lui firent bientôt perdre envers moi tout respect.  
Depuis lors la maison changea vite d'aspect.

Il avait de mon champ déserté la besogne ;  
 Paresseux, il devint incorrigible ivrogne.  
 De lui dire un seul mot il ne fut plus permis ;  
 A sa fureur aveugle un jour je fus soumis.

Pour desservir le bourg nous avions un vieux pré-  
 Charitable et zélé. J'espérais que peut-être [tre,  
 Ce que n'avait pu faire un père sans pouvoir,  
 Le curé, sans reproche, armé d'un saint devoir,  
 L'accomplirait. Mais non. Ce fut peine inutile,  
 Illusion de père, espérance futile ;  
 Chez lui la passion avait trop fait son pli.  
 Sous son propre malheur restant enseveli,  
 Il ne fut que ma honte, au lieu d'être ma joie,  
 L'espérance d'un père au front blanchi qui ploie  
 Sous le poids du travail, sous le fardeau des ans,  
 Et sous le poids plus lourd des souvenirs cuisants.  
 Car une autre douleur a remué mon âme ;  
 De mon heureux foyer j'ai vu partir ma femme,  
 Et je l'entends encor, souvenir étouffant !  
 Me répéter tout bas : " Veille sur cet enfant ! "  
 Ah ! son regard mourant tourné vers la lumière  
 Lisait dans l'avenir. Mon Dieu, la même bière  
 Eût dû se refermer sur nos os réunis !  
 Ayant trop aimé vivre, ô ciel, tu me punis.

Or un jour, jour affreux (je souffre quand j'y pense ;  
 D'une conduite infâme ô triste récompense !  
 Où donc peuvent mener la paresse et le vin ?)  
 Il força le saint lieu, prit le vase divin,  
 Et, courant à l'auberge, au feu d'une bougie,  
 Dans le calice d'or il fit l'affreuse orgie !  
 Oui, l'infâme, il souilla par sa boisson de feu

Le vase où le matin coulait le sang d'un Dieu !  
Pour se venger du prêtre et de son sortilège  
Comme il disait souvent, sa lèvre sacrilège  
Profana Dieu lui-même...

Or le bourg en émoi

Au point du jour surprit le malheureux ; et moi,  
Moi, son père, brisé par la triste nouvelle,  
Je maudissais mon fils ! Quelle tâche cruelle !  
Ma lèvre, accoutumée aux paroles d'amour,  
Maudit l'instant fatal qui lui donna le jour !  
Il fut livré de suite aux mains de la justice,  
Et moi, me préparant un dernier sacrifice,  
Je vendis tout mon bien, et je quittai ces lieux,  
Où j'avais espéré vivre et mourir heureux.  
Oh ! oui, monsieur, des lieux bénis qui m'ont vu naître  
Un étranger bientôt est devenu le maître ;  
Ces sillons arrosés longtemps de mes sueurs,  
Ce toit, heureux témoin de mes humbles bonheurs,  
Mes greniers pleins d'épis, ma maison toute neuve,  
Qui, belle, se mirait dans les eaux du grand fleuve,  
Jusqu'aux objets bénis qui forment le foyer,  
Aujourd'hui tout se trouve aux mains de l'étranger.  
Depuis bientôt dix ans, sans amis, sans famille,  
Je vais de bourg en bourg, j'erre de ville en ville ;  
Depuis bientôt dix ans je demande ici-bas  
L'oubli de cette honte à l'oubli du trépas.  
En vain je veux biffer cette date fatale.  
Lorsque le souvenir de la terre natale  
Se dresse en mon esprit, aussitôt mon enfant  
Apparaît à mes yeux criminel mais souffrant.  
Il traîne sans espoir le lourd boulet du bagne  
Ma malédiction chaque jour l'accompagne,

Plus lourde, j'en suis sûr, à son cœur ulcéré  
Que ne l'est le boulet à son pied déchiré.  
Je le vois l'œil hagard, jeune, sans espérance ;  
Désirant le trépas comme une délivrance  
Et ce fils, que j'aurais aimé si tendrement,  
Plus malheureux que moi, fait toujours mon tourment.

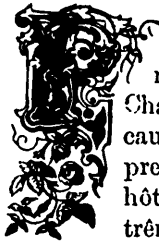
Ce souvenir cruel au temps toujours résiste,  
Voilà pourquoi, monsieur, vous me voyez si triste.  
Si mon regard éteint ne sourit plus jamais,  
C'est que je pense encore à ce fils que j'aimais ;  
C'est que je vois toujours, que je dorme ou je veille,  
Ma femme qui, bien loin, au champ des morts som-  
Et brisant du tombeau le couvercle étouffant, [meille,  
Je l'entends qui me dit : " Veille sur cet enfant ! "

M. J. A. POISSON.



## CHRONIQUE

### CHARETTE ET MONTCALM



DENDANT leur séjour à Québec, le général marquis de Charette, madame de Charette et M. le marquis de LaRoche-foucault ont fait deux visites d'un caractère presque privé, qui, au dire de nos illustres hôtes, ont été pour eux d'un charme extrême : je veux parler de leurs visites chez les dames religieuses Ursulines, où est conservé le crâne de Montcalm, et au bureau de MM. Baillairgé et Pelletier, où avait été déposé le drapeau de Carillon.

Le lecteur me saura gré, sans doute, de donner quelques détails sur ces visites, et surtout de rapporter, autant que ma mémoire pourra le permettre à trois semaines d'intervalle, les paroles du noble général en présence du drapeau fleurdelisé, le seul drapeau d'avant 1789 qui existe peut-être au monde.

Le général de Charette est doué d'un talent oratoire tout à fait exceptionnel ; ses discours durent ordinairement cinq minutes : cinq minutes d'éclairs, de jets, de traits sublimes. Il parle avec la philosophie d'un penseur, la foi d'un chrétien, le lyrisme d'un prophète, le laconisme d'un soldat. Or nous ignorions



tout cela, et nous n'avions pas pris la précaution de le faire suivre d'un sténographe. Ce n'est donc qu'un écho très affaibli des paroles du général que nous allons essayer de faire entendre.

Ce fut le mercredi, 28 juin, à neuf heures du matin, que le général de Charette se rendit au monastère des Ursulines, accompagné de madame la marquise de Charette, du marquis de La Rochefoucault-Bayers, de M. le sénateur Trudel, du chevalier Vincelette, de M. Napoléon Renaud, du docteur Dionne, de M. Ch. Trudelle et de M. Ernest Gagnon.

Voici ce qu'écrivait une religieuse de la communauté quelques jours après cette visite :

Bien des fois nous avons rencontré dans l'histoire, et redit avec admiration, le nom de *Charette*. La gloire de l'aïeul devint un héritage, et ce nom déjà si beau se rattache aujourd'hui d'une manière particulièrement touchante et sympathique au grand nom de Pie IX et au dévouement des zouaves pontificaux canadiens. Mais jamais nous n'eussions espéré voir de nos yeux ce grand champion du pouvoir temporel de l'Eglise.

Grande fut donc la joie au monastère quand de bienveillants amis nous annoncèrent que notre nom figurait sur le programme de réception.

Notre vénérable aumônier accueillit les nobles visiteurs sous le portique, et il les conduisit au parloir des religieuses.

L'attention se concentrait, naturellement, sur le marquis de Charette. Son port, sa physionomie parlaient tout d'abord de cette grande famille royale à laquelle il appartient, et dont il garde si fidèlement le culte et les traditions.

Madame la marquise, elle aussi, a l'air grand et noble. Elle nous mit tout de suite à l'aise en disant que l'accueil qu'elle recevait au monastère de Québec lui rappelait celui des dames Ursulines de Nantes, où se trouvent, comme pensionnaires, deux nièces du général de Charette. Ce dernier s'informa si nous étions de la même famille que les Ursulines de France, et dit savoir la part que nous avions prise à l'expédition des zouaves canadiens.

Le moment le plus solennel fut celui où l'on apporta la chasse contenant le crâne du marquis de Montcalm. Spontanément, toutes les personnes présentes se trouvèrent debout, à l'instar du marquis de Charette. Après un instant de muette contemplation :

“—Vous êtes heureuses, dit le général, de posséder une si précieuse relique. Cette tête, je la vends : c'est celle d'un héros ! Le Canada lui doit en grande partie d'être resté ce qu'il est aujourd'hui..... Au moment suprême, il voulut être laissé seul avec son Dieu ; puis il se rappela que la garde de ce pays lui avait été confiée, et il réclama la bienveillance du vainqueur en faveur de sa patrie d'adoption et de ses sauvages.”

L'album du chapelain ayant été ouvert à la page où se trouve le portrait du duc de Bordeaux (1) :—“ Je vois, dit-il agréablement, qu'ici on est réactionnaire!...”

Au moment du départ, M. le marquis réclama instamment les prières de la communauté. “—J'ai reçu ce matin, dit-il, de très-graves nouvelles de Rome. Vous êtes les avant-gardes de la prière ; à vous surtout de prier, et à nous de combattre. Nous sommes sûrs de la victoire de l'Eglise, mais il faut être au poste au moment du danger.

“—L'épreuve est bien longue et bien douloureuse, fit observer une religieuse.

---

(1) Aujourd'hui Mgr le comte de Chambord.

“—Oui, reprit le marquis, mais il faut être à la hauteur des difficultés. L'épreuve ne doit pas nous abattre. La révolution poursuit sa marche, mais le triomphe est certain. L'Eglise est infailible : elle aura son heure. Les dernières nouvelles donnent à penser que la grande crise se prépare.”

Ces sentiments de foi profonde, d'intime et inébranlable confiance, nous pénétraient jusqu'au fond de l'âme. Tous les cœurs étaient émus. Aussitôt après le départ du général, avant même que nous eussions quitté le parloir, des pratiques spéciales de dévotion avaient été arrêtées par notre Révérende Mère, et il fut décidé que l'on profiterait des loisirs des vacances pour prendre une double part à la grande lutte de la prière à laquelle on nous avait conviés. Avec plus de ferveur que jamais, nous redirons : “Cœur de Jésus, sauvez l'Eglise et la France !”

Les visiteurs se rendirent ensuite rue Saint-Louis, au bureau de monsieur L. G. Baillaigé, pour y voir le “drapeau de Carillon.”

M. Baillaigé (le découvreur du vieux drapeau) étant retenu chez lui par une indisposition, le général et sa suite furent reçus par son associé, l'honorable sénateur Pelletier.

Le drapeau de Carillon, qui tombait en lambeaux lorsqu'on le déploya, en 1848, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, est resté, depuis lors, enroulé sur sa hampe ; il est partiellement entouré de rubans qui le préservent d'une complète destruction, et a perdu (du moins la partie exposée à l'air) la couleur bleue ou vert pâle qu'il avait il y a trente ans.

Toutes les personnes présentes restèrent un moment silencieuses ; puis l'illustre général s'exprima à peu près en ces termes :

---

— “Que je suis heureux de pouvoir vénérer cette relique!... Je me félicite d'être venu à Québec, où m'attendait ce grand bonheur... La vue seule de ce glorieux symbole de la France d'autrefois valait un voyage au Canada... Vous m'avez donné, messieurs, bien des raisons de me réjouir de mon voyage dans votre beau pays, mais j'y serais venu rien que pour contempler ce noble drapeau de Carillon, ce touchant souvenir de Montcalm et de l'ancienne France.”

Le général presse alors sur ses lèvres le drapeau fleurdelisé ; puis il reprend, les larmes dans les yeux :

— “Dès ma plus tendre jeunesse, j'ai connu les exploits extraordinaires du marquis de Montcalm. De tout ce que j'ai lu à cette époque, les faits d'armes du héros de la Nouvelle-France sont ce qui a le plus frappé ma jeune imagination. Je me suis enthousiasmé à ces récits!... De tels exemples ont une influence décisive sur la carrière d'un jeune homme.... Et dire que j'ai le bonheur de vénérer aujourd'hui ce drapeau, témoin de tant de vaillance et qui a abrité tant de gloire!... Ce jour où il m'est donné de m'incliner devant la précieuse relique de Montcalm si pieusement conservée par les dames Ursulines, puis de contempler cet étendard fleurdelisé qui dit tant à mon cœur, qui parle si haut de la valeur de nos ancêtres, qui rappelle les grandes œuvres de la France sur ce continent, — ce jour est certainement un des plus beaux jours de ma vie!...”

L'honorable M. Pelletier prend alors la parole, et dit :

— “ Je crois qu’il m’est permis de faire en ce moment ce qui ne s’est jamais fait. M. Baillaigé lui-même m’en saura gré, j’en suis sûr.”

Le général, madame la marquise de Charette et M. le marquis de La Rochefoucault reçoivent alors chacun un petit fragment du drapeau du Carillon :

— “ Merci ! merci ! dit le général : vous ne sauriez m’offrir un cadeau plus précieux... Je vais en faire deux parts, l’une que je porterai toujours sur mon cœur, l’autre que je remettrai... à qui de droit !

“ Ah ! cet étendard sera encore un jour celui de la France, j’en ai le ferme espoir. Il devra être aussi celui de l’Eglise, car il ne faut pas séparer l’Eglise de l’Etat. C’est avec ce drapeau qu’il faudra faire la guerre à la franc-maçonnerie...”

“ Au moment de quitter Rome, à la prière même de Pie IX, nous nous sommes réunis, mes compagnons et moi, autour de notre drapeau. Nous l’avons partagé entre nous... et nous avons promis de revenir, nous ou nos représentants, au premier appel du Souverain Pontife, et de rapporter à Rome chacun des fragments que nous emportions sur nos cœurs, pour les réunir, et marcher encore sous notre même bannière d’autrefois... Ce fragment du drapeau pontifical que je porte toujours sur moi et ce fragment du drapeau de Carillon, je vais les unir ensemble. Ce sont des reliques dignes l’une de l’autre : je ne les séparerai pas !...”

M. le sénateur Trudel, prenant alors la parole, re-

---

mercia le général de Charette de ses bonnes et éloquentes paroles :

— “ Dans une pièce intitulée *Le drapeau de Carillon*, ajouta-t-il, un de nos meilleurs poètes a dit des choses admirables, mais il n’a rien dit de plus beau que ce que nous venons d’entendre.”

Avant de m’écarter, je jetai un dernier regard sur le vieux tissu, sillonné de déchirures et troué de balles, que nous venions de vénérer ; je me rappelai le lac George et le lac Champlain, Montcalm et Lévis, Carillon et St-Frédéric, et cette poignée de héros qui, séparés de la France par l’Océan et par l’esprit de Voltaire, tombaient noblement, peu de temps après Carillon, épuisés par leurs victoires ; et je me dis : si l’honneur, la persévérance et le courage méritent l’admiration des hommes, inclinons-nous devant ce vieux drapeau : il en est le plus noble, le plus glorieux symbole. <sup>(1)</sup>

ERNEST GAGNON.

---

(1) Les paroles prononcées dans l’après-midi du même jour, par le général de Charette, devant les membres du Cercle Catholique, ont été couvertes d’applaudissements, et interrompues à chaque instant par des exclamations et des bravos. Le général a fait pleurer tous les assistants. Rarement un discours a contenu autant d’utiles, de grandes et sublimes choses que cette admirable improvisation, qui a duré à peine un quart d’heure. L’adresse du Cercle, rédigée par M. Thomas Chapuis, était superbe. Le général en avait écouté la lecture avec une satisfaction évidente, et ses yeux s’étaient un instant voilés de larmes. Embrassant par la pensée le Canada, la France et le monde entier, le héros ca-

## LA POÉSIE FRANÇAISE EN CANADA

(Suite)



L'ÉPOQUE de 1830 a donné Hugo, Lamartine et Béranger, dont les imitateurs se partagent encore la défroque. Musset n'a été connu parmi nous que tout récemment. Laprade, Briseux et Dupont sont à peu près ignorés. On commence à parler de Déroutède et aussi de Coppée; Alfred de Vigny ne s'est pas rendu jusqu'à nous. Théophile Gautier a peut-être été lu par ceux qui débutent aujourd'hui, si nous en jugeons par l'amour de la couleur qui se manifeste tout à coup de Québec à Ottawa.

Quant à la forme, nous sommes restés jusqu'à 1840 ce que nous étions en 1750, à la veille de la guerre de

---

tholique nous parla de son amour pour notre pays; de la nécessité d'unir les classes dirigeantes aux classes ouvrières; de notre ancienne mère-patrie, de ce beau royaume de France, "le plus beau royaume après celui du ciel," que, depuis quelques jours, il semblait retrouver, comme dans un rêve, et dont chaque pierre du chemin lui parlait, dans la ville de Québec; il parla encore de la souveraineté pontificale, de la divine Providence, etc.; mais en quels termes, avec quels accents, quels traits de feu, quelles merveilleuses inflexions de voix, c'est ce dont il m'est impossible de donner une idée.

*Sept Ans.* Isolés de la France, il nous était impossible de suivre le cours de sa littérature, et d'ailleurs il se passait là-bas des événements qui n'étaient pas d'accord avec notre manière de voir. La grande révolution nous parut odieuse ; Napoléon lui-même fut critiqué sur tous les rythmes, jusqu'à 1815, par les rimeurs des bords du Saint-Laurent.

Ecrire dans le goût du jour, c'est être de l'école romantique, dit-on. Nous n'en sommes pourtant pas tout à fait. L'alliance du classique et des formes nouvelles constitue un genre que nous croyons acceptable, et nous l'avons adopté, surtout depuis trente ans. Tandis que l'Europe se divisait en deux camps sur cette question, nous, trop faibles pour prendre parti, nous nous sommes abstenus— jusqu'à l'heure où les gros bataillons nous ont entraînés.

Avec le rétablissement de la tranquillité politique (1850), les choses changèrent : Crémazie parut. Son exemple coupa court aux incertitudes.

\*  
\* \*

Lorsque le commandant Belvèse ramena sur le Saint-Laurent le drapeau de la France exilé depuis un siècle, on vit accourir au rivage les populations des campagnes, émues et transportées par le retour de nos gens. La voix de Crémazie fournissait la note dominante dans le concert d'acclamations qui saluait partout les officiers de la *Capricieuse*. Il faisait bon d'être Canadien, de revoir l'uniforme français et d'entendre les accents inspirés du barde de Québec ! Il ne sera donné à aucun de nous d'assister de nouveau à pareille fête, mais nous en avons conservé un



vivant souvenir, et, après vingt-sept ans, si vous parlez de cette heure de réjouissance nationale, l'émotion se réveille avec toute la force et la candeur solennelle dont s'inspirait le premier de nos poètes.

De 1850 à 1860, une nombreuse et ardente jeunesse tourna ses aspirations vers l'étude et les lettres. Elle avait sous la main les ouvrages que nous avons mentionnés ci-dessus, et qui resteront tant que l'on parlera français en Canada. La politique ne l'attirait pas uniquement. Elle lisait les livres de France.

Vers 1860, plusieurs nouveaux talents firent irruption dans la presse, Louis Fréchette en tête. Ils devaient être suivis de bien d'autres, et c'est ce qui rend la période des vingt dernières années si remarquable sous ce rapport.

Quelques-uns des auteurs qui avaient publié avant 1860 et que l'on pourrait regarder comme appartenant au groupe des anciens, ont continué de produire, et ont fourni des livres qui sont arrivés à la plus complète popularité—par exemple Chauveau, Gérin-Lajoie, Taché et Casgrain.

Le développement ne s'est pas ralenti. Toutes les branches ont été atteintes, et plusieurs avec un succès étonnant, jusqu'au jour où la France apprit qu'il existait chez les descendants de ses colons abandonnés au nord de l'Amérique, une littérature de langue française, vivant de son fonds propre et méritant sa place au soleil de l'histoire. Il y a huit ans M. Rameau nous écrivait que notre souvenir était perdu en France. Nous lui répondions que nos

---

écrivains seraient les premiers à révéler notre existence à ses compatriotes. C'est ce qui vient d'avoir lieu.

\* \* \*

La critique est salutaire pour empêcher les débutants de produire "à la négligence"; pour signaler aux anciens leurs fautes habituelles; pour éreinter les incorrigibles. Passons-nous un moment cette fantaisie.

Il y a un siècle, Beaumarchais disait: "Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit en prose, on l'écrit en vers." Longtemps avant lui, le grand Corneille, recevant un aligneur d'alexandrins qu'on lui recommandait chaleureusement, s'était écrié: "Ce n'est pas une marchandise bien rare que des vers!"

Corneille et Beaumarchais auront toujours raison sur ce point. Tant que durera l'usage de traduire la pensée par des signes écrits, les arrangeurs de mots, les fabricants de rimes, les faux poètes pulluleront, au désespoir des amants des muses et des amis de la littérature.

Ce qui est vrai pour la France l'est pour le Canada. La masse des piocheurs de vers, comme une marée montante, entoure nos rares poètes, attardés dans l'ornière du sens commun et l'amour de la langue française.

Tous ces "rimeurs vivant de temps perdu" n'arrivent à rien. Le travail seul pourrait les sauver—

mais ils ne travaillent pas. Pour peu qu'un jeune homme possède le don de cadencer des mots, qu'il soit amoureux et qu'il ne veuille pas étudier, il s'épanche en vers, en strophes qui sont à la poésie ce que le daguerréotype est à la figure—une ressemblance de l'original. Ces pastiches—et encore il faudrait distinguer entre pastiche et plagiat—sont excusables tant qu'il s'agit de s'exercer à écrire. On ne les publie pas !

A quoi nous sert de lire le *Lac* de Lamartine battu par la rame d'un canotier de notre village. Fermons le livre et allons voir le vrai *Lac*.

A quoi bon nous apprendre, après Musset, qu'il est de mode de fuir la ville durant la canicule ? Nous ne voulons pas que l'on nous répète ce qui est déjà rimé. Mieux vaudrait écrire en place de ces vers d'imitation : " Ici, lisez telle pièce de tel auteur—qui rend parfaitement *mon* idée " Au moins nous éviterions le piège.

A force de lire sous des signatures canadiennes des vers inspirés par les compositions bien connues des maîtres français, le lecteur instruit se lasse des imitateurs pour retourner aux originaux. Il a raison.

Emprunter aux poètes célèbres de la France, c'est fort bien, mais, comme disait Villemain, quand nous avons fait une phrase, il est trop tard pour chercher ce qu'il faut mettre dedans. Or, des formes, des tours du métier, des études d'art, la France nous en fournit à volonté—le fond doit venir de nous.

A part cela, il faut soigner la langue et ne pas se servir de termes impropres ni de mots inutiles.

Le dernier des humains est celui qui cheville.

(Musset.)

Et puis, disons-le, nos journalistes contribuent pour une large part à fausser le jugement du public, en imprimant des écrits dont, bien souvent, ils ne se donnent pas la peine de faire l'examen, si toutefois ils les lisent. L'abonné se dépite à scruter le sens, et après avoir parcouru les lignes de haut en bas et de bas en haut, il trouve que cette lecture ne lui laisse qu'un bourdonnement dans l'oreille. Alors, repoussant le journal, il dit en levant les épaules : " Bah ! c'est de la poésie ! "—jugement qui couvre tout, or ou clinquant. Voilà un homme armé en guerre contre le langage des dieux. Le journaliste se félicite d'avoir mis la main à l'avancement des lettres—il n'attend que l'heure de recommencer.

Actuellement, bon nombre d'amateurs mêmes se montrent de moins en moins friands de vers. L'opinion se forme sur ce dégoût. Une page de littérature est condamnée dès qu'on y voit des bouts de phrases qui riment : " ce n'est que de la poésie ! " mot fatal que les mauvais poètes méritent seuls.

Ou bien, de dépit, le lecteur (à la fin d'une déclamation soignée, mesurée, proprette, ayant l'extérieur d'une muse de bon aloi et qui ne contient absolument que des vers) se demande, avec Franklin, comment il se fait qu'un sac vide puisse se tenir

debout—et la pièce s'en va au panier. Une nouvelle brèche s'ouvre dans votre esprit, brèche par laquelle s'échappe le respect que vous aviez gardé à l'égard de la poésie.

Chacun sait, aujourd'hui, quand il fait de la prose.  
Le siècle est, à vrai dire, un mandarin lettré.

(Musset.)

\* \* \*

Nous avons des poètes de vingt ans qui déplorent piteusement leurs illusions envolées ” parce que, n'ayant jamais su gagner un morceau de pain, ils voient venir le jour où il leur faudra travailler pour vivre. Un écrivain qui fait ses dents ne devrait jamais pleurnicher en public.

“ Le temps que je regrette,  
C'est le temps qui n'est plus ! ”

Beau dommage ! On ne regrette pas le temps à venir. Celui-là, par exemple, il est bon de l'envisager bravement, car il nous donne du cœur.

“ Ces rêveurs qui ne savent comment nous expliquer leur mélancolie et leurs songes ” (*A. de Pontmartin*) sont des gâte-métier, rien de plus.

On ne fait des poètes qu'avec des savants, des penseurs—et des gens mûrs. Boileau appelait Molière le *Contemplateur*. Il contemplant si bien qu'il mettait à nu les ridicules de ce pauvre monde comme nul n'a su le faire après lui.

Crémazie vendait des livres, mais il les lisait auparavant. Qui donc va s'imaginer que les beautés de ses poèmes sont des effets du hasard, ou de simples produits du talent? Le talent! il faut savoir le manier. C'est tout un art. L'art est une chose qui s'apprend—et même avec cette ressource et la possession d'un don naturel qui facilite le travail, il faut pousser très loin dans l'étude pour devenir un bon poète. C'est alors que l'on cesse d'imiter de vieux paysages, et que l'on traverse des horizons nouveaux. Crémazie a parcouru ces sentiers difficiles de l'étude, où l'on ne regrette jamais ce que l'on a laissé en arrière.

Autre considération :

“ La marche du siècle tourne décidément à la prose, à la combinaison du bon mot avec les affaires, et de l'aventure amusante avec l'opération lucrative.

(*A. de Pontmartin.*)

Partout la main de l'homme, ô nature splendide,  
 Ose effacer la tienne, et sur ton front sacré  
 Creuse brutalement une précoce ride,  
 Stigmate de l'esprit de ce peuple affairé.  
 Où trouver maintenant, aux champs de la Floride,  
 Le bois de romarin où Chactas a pleuré ?  
 Où trouver, au milieu du fracas des machines,  
 Acier, flamme, vapeur, grincement colossal  
 Des railways, éventrant forêts, vallons, collines,  
 Dans ces peuples rivés à l'amour du métal ;  
 Où trouver, où trouver quelques âmes divines  
 Ne se désaltérant qu'au lait de l'idéal !

(*Louise Collet.*)

Raison de plus pour appeler autour des muses les disciples dispersés qu'elles ont encore ici-bas.

\* \*

Le goût du jour n'est plus aux longs poèmes. Avec le journal les écrits descendent dans le peuple, et c'est par tranches très minces que l'abonné veut être servi, tant en vers qu'en prose. Si vous écrivez l'histoire d'*Evangéline*, soyez certain qu'un tout petit cercle vous lira, et non pas la foule. Si vous faites le *Drapeau de Carillon*, la "légende" en sera vite détachée—il n'en restera que les couplets—la chanson. Tout finit en chanson, lorsque c'est possible.

Ces échecs tendent à désespérer ceux qui travaillent de conscience. A quoi bon produire si personne ne lit ? Trois ou quatre noms brillent, il est vrai, à travers un coin du décor, au milieu d'une paraphrase de circonstance, mais la foule, mais les gens soi-disants instruits en savent-ils plus long pour cela ? Parlez de Crémazie, de Fréchette, de Garneau, de Lemay, on vous écouterà un instant—mais on ne lira pas ces écrivains : ils ont fait des vers, de la poésie.

Voilà bien où nous en sommes. Comment en sortir ? C'est difficile. Aveugle qui voudrait inspirer d'un coup à la foule l'entente de ces choses pour lesquelles il faut une vocation, un don spécial, et que l'on n'apprécie qu'avec l'aide de l'étude, de la patience, du sentiment, et ce je ne sais quoi de particulier aux organisations délicates et neuves. Tous les fils d'Adam ne comprennent pas le ciseau de Phidias, le

pinceau de Raphaël, la plume de Racine ou celle de Victor Hugo. Cependant, il peut être permis à nos poètes de désirer un large auditoire. L'artiste qui emploie des mots au lieu de sculpter le marbre ou de faire parler la toile, nous semble plus près de l'humanité—il devrait être compris davantage. Si tout le monde ne fait pas des vers—ce dont on ne peut jurer—ne serait-il pas possible d'agrandir le cercle de ceux qui les aiment ?

Il y a de piètres architectes, de tristes poètes qui construisent à leur manière des maisons et des bouts rimés ; ce n'est pas un motif pour passer avec indifférence devant les palais des maîtres ou négliger les chef-d'œuvres de l'esprit, et notre admiration devrait être d'autant plus empressée que les grands artistes sont rares. Un peuple qui sait où placer son orgueil devrait mieux connaître ses écrivains, car, outre qu'il ne restera de nous—comme de tous les peuples qui nous ont précédés sur la terre—que les monuments de l'intelligence, les plumes bien taillées sont de puissants outils mis par la Providence au service de nos intérêts nationaux. L'histoire montre de quel poids ont pesé quelques écrivains dans la balance de nos destinées.

Sans doute il est impossible d'opposer une digue aux flots envahisseurs des médiocrités. Il suffira que la véritable littérature canadienne ne soit pas noyée dans le torrent, qu'elle ait sa place sur la rive, qu'on sache où la trouver, qu'elle puisse se faire reconnaître. Quand, plus tard, on lui demandera compte de ses actions au temps de la froideur et du manque



d'encouragement, elle pourra répondre avec ce gentilhomme échappé à la révolution : " J'ai réussi à vivre ; n'exigez pas plus."

D'ailleurs, soyons indulgents. La critique rigide, si on voulait dès ce moment lui donner droit de cité, dévancerait un grand moment littéraire qui ne s'est pas encore produit. A quoi bon alors ? A effrayer peut-être les débutants, mais pas à abattre les faux écrivains—ceux-là tomberont bien tout seuls.

La plainte qui s'élève le plus souvent contre les livres nouveaux de nos Canadiens, c'est que l'auteur maltraite la langue, en ignore les ressources, ne sait pas frapper la phrase, ou se trompe sur la valeur des termes. Nous ne dirons pas le contraire, car si nous écrivons aussi mal que tout le monde, nous avons, comme tout le monde, la faculté étrange de voir les fautes d'autrui sans apercevoir les nôtres. Cependant, pour ne pas être injuste, il faut se rendre compte du milieu d'où sortent nos livres. Ici nous touchons un obstacle qui n'est pas mince.

Où est la langue littéraire ? Qui est-ce qui la parle dans notre jeune pays ? Dans quel milieu nous placerez-vous pour nous former au bon langage ? Sera-ce dans les salons ?—il ne s'y colporte que des banalités dites pitoyablement, sans verve ni couleur, sans soin, sans le moindre souci des règles élémentaires de la conversation. A la tribune ? Au parlement ?—il ne s'en échappe pas une phrase qui soutienne l'analyse. Au palais ?—c'est un piège où l'esprit tombe tout vif, et d'où il ne sort que nourri de barbarismes, de solécismes et de périodes à trente-six

queues. Partout la négligence, l'oubli de la grammaire, l'ignorance de la valeur des mots—conséquentement, pas de respect de la langue, rien de sa grâce habituelle et indispensable, aucune correction, point de littérature.

Par correction, nous n'entendons pas le purisme. Tout homme peut arriver à la correction—c'est une affaire de surveillance, avec l'aide de la grammaire—en soignant surtout la syntaxe. Le purisme est toujours le privilège d'un très petit nombre.

Nous ne prétendons pas non plus que nous parlons Iroquois ! Sauf les anglicismes, les mots dont nous faisons usage se retrouvent dans le dictionnaire—mais ce n'est pas tout que de les connaître. Si nos gens n'emploient que des mots français, comme chez les autres peuples, leur langue manque de littérature. Ce qui nous fait défaut c'est une classe plus élevée, une caste de l'intelligence où l'étude, le savoir, le goût, l'épuration règnent aisément.

Prenez deux écrivains de talents égaux, l'un habite la France, l'autre le Canada. Le premier a dans son entourage, un ressort puissant dont il se sert sans en soupçonner en quelque sorte l'existence ; l'autre, isolé, sans point d'appui, sans conseillers, se débat dans la médiocrité. Influence des milieux.

Il en résulte que, pour acquérir la force et le poids que donne la connaissance de la langue, le poète, le prosateur canadien doit fuir toute compagnie et faire bande à bande, se réfugier uniquement dans ses livres, puiser dans ces amis muets la science de bien

écrire—et nous allions dire de bien parler. De quel secours ne serait pas pour lui la fréquentation d'un monde familier avec la souplesse, la propriété et le poli de la langue française! Le maniement d'un outil comme la langue s'apprend beaucoup par l'exemple et par l'épreuve de tous les instants. Nous sommes privés de ces deux ressources.

Chez nous, les hommes doués extraordinairement sous le rapport des facultés intellectuelles, les natures d'élite arrivent seuls à une certaine mesure dans l'art d'écrire ou de s'exprimer verbalement.

Eloignés de France, foyer de notre langue; mêlés à des races étrangères, faisant usage d'un mécanisme administratif public souvent en désaccord avec le génie français; peuple qui sort à peine de ses langes, nous n'avons pas encore développé suffisamment les dons naturels qui existent parmi nous, et qui renferment en germes toute une littérature.

Nous le répétons, le moment n'est pas venu de donner ses coudées franches à la critique sévère. Il est encore plus nécessaire d'encourager que de tancer nos écrivains, car la plupart sont très jeunes, et susceptibles d'atteindre à un haut degré de perfectionnement; tous sont animés du désir de bien faire; tous travaillent pour le pays.

Si écrire des livres ou collaborer aux *Revues* constituait un métier parmi nous, c'est-à-dire si ces travaux amenaient des recettes dans la bourse de ceux qui s'y livrent, ah! nous pourrions être exigeants,

inflexibles, sans merci—mais il n'en est rien. Ne blâmons pas trop ce que nous payons si peu.

Règle presque absolue, nos écrivains produisent en amateurs—c'est-à-dire qu'ils ne vivent pas de leur plume. C'est donc après les heures de bureau, le soir seulement qu'ils peuvent se livrer à la culture des lettres. Trois ou quatre font exception.

On ne saurait dire que les journalistes en activité, servant plutôt la politique que les lettres, touchent un traitement de ces dernières.

Tant que nous travaillerons par pur amour de l'étude et pour doter le Canada des éléments d'une littérature; tant qu'il n'existera pas ici un public payant—la critique littéraire, celle qui porte son examen sur l'art de bien dire, sera prématurée, hors de place. Non pas qu'il faille s'abstenir de tout commentaire! Ce serait tout permettre. Mais, en règle générale, ne passons qu'à la légère sur les écarts de plume. N'effrayons pas ceux qui commencent. Ne pourchassons pas ceux qui ont péché sous le rapport de la forme—jugeons plutôt de leur fond. Un jour viendra où ceux qui auront eu le feu sacré seront choisis pour rester et faire leur marque; ceux qui auront été privés de ce don précieux disparaîtront; ils seront assez punis.

Ce qui fait défaut, croyons-nous, c'est une entreprise de librairie nationale pour imprimer les livres à meilleur marché et les répandre partout à la fois. Jusqu'ici chacun a publié pour son compte, avec risques et périls, mais la situation qui se dessine tous

les jours davantage n'est plus compatible avec ce système.

Il y a la place de Paris qui commence à s'ouvrir pour nous. Les éditeurs français demandent des nouveautés. Nous n'en manquons pas. Notre caractère si profondément canadien est une originalité en soi, et pour peu que nos écrivains veuillent soigner leur style, ils rencontreront au loin autant de lecteurs sympathiques que de bons rapports.

\* \* \*

Un événement vient de se produire qui ferme la période de trente ans commencée aux alentours de 1850. M. Louis Fréchette a été couronné par l'Académie française. Désormais, nous ne chanterons plus pour le seul Canada, la France nous prête une oreille attentive. Saurons-nous mériter ses applaudissements ? Nos poètes auront-ils assez de voix pour ce théâtre agrandi ? N'en doutons pas, s'ils s'inspirent plus que jamais du sentiment national particulier à la Nouvelle-France. On cherche partout du neuf—c'est précisément ce dont nous avons le plus—mais gare aux pastiches et aux paraphrases de pièces tirées de la vieille France !

Quel est le second Canadien qui fera couronner ses vers à l'Académie ? Nous ne le voyons pas. Trop de négligences déparent les œuvres de ceux qui attirent en ce moment l'attention pour qu'il soit permis de les croire sur la voie d'un pareil triomphe. Il va nous falloir attendre—et, en attendant, la prose pour-

---

rait bien prendre le chemin de Paris. Garneau, avec son histoire du Canada, Chauveau, s'il voulait faire un recueil de ses bons articles, auraient chance de remporter un prix, ce qui doublerait notre renommée là-bas. Ce jour arrivera peut-être bientôt. Espérons-le.

BENJAMIN SUITE.

*(à continuer)*



## CONFERENCE SUR LA CHARITE

“ Une fleur prouve un Dieu créateur,  
une sœur de charité prouve un Dieu  
sauveur : la démonstration logique est  
presque la même.”

(AUG. COCHIN.)

(*Suite*)

### V

Des jours de splendeur allaient se lever pour la France. Dieu qui l'aimait, avait décidé de lui donner un siècle que la postérité émerveillée distinguerait entre tous les autres, en lui décernant le titre de grand.

Le dix-septième siècle commença, et bientôt s'ouvrit pour la monarchie un règne sans égal.

Pendant toute sa durée, on eût dit que la France était le monde entier, tant les autres peuples s'effaçaient devant sa gloire et lui prodiguaient l'admiration. Quelle magnificence en effet, et quel concours de génies !

Un roi, petit-fils de saint Louis, occupait le trône, et, sans excuser ses faiblesses, il faut dire qu'il possédait des qualités supérieures. C'était le protecteur

---

et l'ami de tous les brillants talents qui semblaient s'être réunis pour lui faire cortège.

Colbert et Louvois l'inspiraient de leurs conseils, et, de concert avec lui, travaillaient à la prospérité de la nation. Turenne et Condé, Luxembourg et Vauban se couvraient d'honneur sur les champs de bataille, pendant que Duquesne et Duguay-Trouin, à la tête des armées navales, soutenaient sur les mers l'éclat du nom français.

Peteau et Thomassin scrutaient les profondeurs du dogme catholique ; Pascal "jetait sur le papier des pensées qui tenaient autant du dieu que de l'homme ;" <sup>(1)</sup> Corneille et Racine donnaient à la scène tragique un élan merveilleux ; Molière reculait les bornes de la comédie, et pénétrait plus avant qu'aucun de ses prédécesseurs dans "les obscurs replis où se cachent les ressorts des actions humaines." <sup>(2)</sup> La Fontaine écrivait ses incomparables fables ; La Bruyère se plaçait au premier rang parmi les moralistes ; Boileau donnait à la fois le précepte et l'exemple du beau langage, et madame de Sévigné, dans une correspondance inimitable, épanchait les trésors de son esprit et de son cœur.

Le Nôtre dessinait les jardins de son prince ; Lesueur et Poussin s'immortalisaient dans l'art de la peinture. Un Massillon et un Bourdaloue prêchaient à la cour ; l'aimable Fénelon composait des ouvrages

---

(1) Chateaubriand.

(2) Lamennais.



---

suaves comme des pages d'Évangile ; Bossuet terrassait l'hérésie, et, dans la chaire chrétienne, en présence des dépouilles des reines et des héros, faisait entendre des accents que jusqu'alors la France ne connaissait pas.

Cependant, messieurs, malgré toutes ces glorieuses illustrations, je ne crains pas d'appliquer au siècle de Louis XIV la parole de l'Apôtre, vraie des peuples comme des individus. Quand il aurait réuni plus de merveilles encore ; quand il aurait ébloui la terre par ses éclatantes victoires ; quand il aurait possédé ses intrépides capitaines, ses ministres habiles, ses savants, ses artistes et ses docteurs ; quand même il aurait parlé le langage des anges, " s'il n'avait eu la charité, il n'eût été rien ! "

Aussi, Dieu qui le voulait véritablement grand, le fit non seulement conquérant, théologien, poète ; il le fit de plus éminemment charitable.

Contemplez donc, messieurs, à côté de ces génies dont je vous ai dit les noms, contemplez ces âmes plus modestes, âmes d'élite qui ne respirent que le sacrifice et le dévouement. Elles arrivent à la même heure ; en se voyant elles se comprennent, s'unissent par des liens sacrés, conçoivent les plus généreux desseins : il faut secourir partout la pauvreté et la souffrance ; il faut traverser les mers, et aller dans les pays barbares faire à des esprits encore plongés dans les ténèbres, l'aumône de la divine lumière. Richesses, influence, talents, tout est employé à l'accomplissement des œuvres qu'une ardente charité suggère ; et ces prêtres, ces nobles, ces seigneurs, ces

---

grandes dames, ces jeunes filles, montrent plus d'émulation pour soulager le malheur, sous toutes ses formes, que les généraux du monarque pour gagner des batailles.

O forêts vierges de l'Amérique, vous sercz les témoins de leur zèle et de leur générosité ! Peuplades indiennes disséminées sur les rives du Saint-Laurent et des grands lacs, tournez vos regards vers cette terre de France, vers ces châteaux de France, vers ces monastères de France : c'est de là que vont accourir vos héros, vos saints et vos martyrs ! Tout à l'heure, je célébrerai leurs œuvres ; en ce moment, je ne veux que les saluer, au milieu de toutes les splendeurs qui environnent le trône de Louis XIV. Il y avait des femmes qui étaient nées avec une grande mission à remplir : elles devaient être les mères de tous les malheureux, les bienfaitrices de l'humanité souffrante : c'étaient les Le Gras, les Gondi, les Gous-sault, les Miramion, les d'Aiguillon, les Longueville et une foule d'autres. Mais à toutes ces âmes généreuses, il fallait un père, un modèle, un guide, et Dieu le leur suscita. Abaisant son regard sur la chaumière d'un modeste village situé au pied des Pyrénées, il se choisit, au sein d'une famille pauvre, l'instrument de ses desseins. C'était un modeste enfant qui, jusqu'à l'âge de douze ans, avait gardé les troupeaux de son père. Il lui fit entendre sa voix, le remplit d'un zèle apostolique, le conduisit par des voies merveilleuses, le marqua d'un caractère sacré, lui fit toucher du doigt toutes les souffrances, le rendit puissant sur les esprits et sur les cœurs... et la France, et l'Europe, et le monde entier possédèrent saint Vincent de Paul !

Saint Vincent de Paul! "A ce nom vénérable s'écrie un de ses plus éloquents panégyristes, <sup>(1)</sup> l'imagination attendrie se représente cet homme de Dieu, semblable à la charité elle-même, entouré de la multitude des malheureux et des pauvres dont il fut durant tant d'années le bienfaiteur et le refuge. A sa présence, je crois voir les malades se soulever de leurs couches de douleur pour le bénir; les vieillards, avant de mourir, veulent baiser, en la baignant de larmes, la main du saint prêtre qui les arracha au délaissement et à l'infortune; les orphelins et les enfants abandonnés qu'il recueillit dans son sein, tournent vers lui des regards pleins d'espérance; les hérétiques et les infidèles qu'il éclaira, les bons habitants des campagnes qu'il évangélisa, les captifs dont il porta les chaînes, les provinces entières qu'il nourrit, les rois qu'il consola sur leur lit de mort, le sacerdote dont il renouvela la gloire, tous le proclament à la fois leur ami, leur providence et leur père."

Voilà, messieurs, la plus pure gloire du grand siècle. Quel génie et quel cœur! Nul ne porta le dévouement plus loin que lui; aussi, nul de ses contemporains ne fut peut-être plus vénéré ni plus véritablement aimé. Comme les mendiants venaient avec confiance se jeter dans les bras du "*bon monsieur Vincent!*" Comme on était heureux de verser dans son âme les plus cuisants chagrins!

Il travailla surtout dans le royaume où le ciel l'avait fait naître, mais son zèle embrassa l'univers.

---

(1) Mgr Dupanloup.

Il apparut aux galères de Marseille comme l'ange de la consolation et de la paix ; les forçats devinrent pour lui des frères, et, un jour, pour rendre la liberté à l'un d'entre eux, qui lui sembla plus malheureux que coupable, il prit ses fers et se constitua galérien à sa place.

“ Le voilà donc, dit Maury, confondu avec les forçats, chargé de chaînes, une rame à la main, sous les dehors humiliants d'une victime des lois, victime de la charité ! Qu'il est grand, qu'il est auguste dans son abjection ! Fers honorables, sacrés trophées de la charité, que n'êtes-vous suspendus aux voûtes de ce temple, comme l'un des plus beaux monuments de la gloire du christianisme ! Vous orneriez dignement les autels de Vincent de Paul, en rappelant à la société les citoyens que lui donne la religion de Jésus-Christ ; et la vue de ces chaînes justement révérees comme un objet du culte public, aiderait de siècle en siècle notre ministère à lui en former encore de pareils.”

Au milieu des villes, l'infatigable apôtre pourvut à toutes les misères par la construction d'hospices de miséricorde. Rocroi, Charleville, la Picardie et la Champagne, dévastées par la famine et la peste, trouvèrent en lui leur sauveur ; et les bagnes mêmes de Constantinople, les rives de Tunis et d'Alger, les pauvres insulaires de Madagascar, secourus par lui, célébrèrent avec reconnaissance son nom et ses bienfaits. Aussi, je ne m'étonne pas de voir ce prêtre modeste, objet, à la cour de son roi, des plus grands

---

honneurs, et Bossuet, à genoux devant lui, lui demander de le bénir. <sup>[1]</sup>

N'est-il pas vrai que les nombreux hôpitaux qu'il a fondés, sont pour sa patrie des monuments plus glorieux et plus durables que les somptueux châteaux de Versailles? En les visitant, on n'est pas seulement saisi d'admiration, on est ému, et l'on se sent devenir meilleur.

Qu'on nous représente Corneille et Racine le front ceint d'une couronne de lauriers; Louis XIV sur son trône, et drapé dans sa majesté royale; l'évêque de Meaux, dans la chaire, avec l'aigle planant au-dessus de sa tête pour exprimer son éloquence sublime; pour moi, j'aime mieux contempler Vincent de Paul sous l'image du plus tendre des pères, tenant dans ses bras et pressant sur son cœur les petits orphelins.

Je vous l'ai déjà montré, parcourant le soir, les faubourgs les plus écartés de Paris, afin de recueillir sous son large manteau, les petits enfants abandon-

---

(1) " Il vint à Saint-Lazare, ce grand évêque, cet orateur incomparable, en qui l'Eglise reconnaît une de ses lumières, et la France une de ses gloires, Bossuet, dont le génie n'eut pas de maître plus direct, avec la Bible et les Pères, que l'humble Vincent de Paul. C'est sous sa conduite, qu'il se prépara au sacerdoce, c'est d'après ses exemples qu'il apprit à prêcher. Plus tard, il se souviendra de lui, pour rendre à sa mémoire le plus éclatant hommage, et l'évêque de Meaux ne croira pas s'abaisser en rapportant au modeste prêtre, le meilleur de sa vie sacerdotale et des œuvres de son génie." (Arthur Loth, ouvrage déjà cité, p. 251.)

nés par la misère ou par le vice. Ni la pluie, ni la neige ne l'arrêtaient. Il marchait... il marchait bien longtemps avec le zèle d'une mère à la recherche de ses fils, et il ne revenait que lorsqu'il pliait sous le fardeau, pour déposer ces infortunées créatures dans l'asile que son amour leur avait fait construire. .

Comment exprimer sa tristesse et ses angoisses, lorsqu'il vit sur le point de périr l'institution qu'il avait établie en faveur de ces chers nouveau-nés ? Les dames de charité, sans ressources et sans espoir, avaient perdu courage. Vincent de Paul les réunit, et, après l'exhortation la plus chaleureuse, il s'écrie : " Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages : il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et au contraire, ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez."

Après des accents si pathétiques, tous les cœurs sont gagnés, l'auditoire fond en larmes, l'œuvre de Vincent de Paul est sauvée !

Cette charité apostolique, l'univers entier n'a cessé de l'admirer et de la bénir ; et depuis deux

cents ans, l'éloquence sacrée, la poésie et les arts l'ont célébrée avec magnificence.

Vous connaissez sans doute la touchante composition qu'elle a inspirée à M. François Coppée ; néanmoins permettez-moi de vous la lire en entier : je ne saurais mieux finir que par ces beaux vers, il me semble, l'éloge du grand bienfaiteur de l'indigence au dix-septième siècle :

Monsieur Vincent de Paule, aumônier des galères,  
Vieux prêtre, humble de cœur et de mœurs populaires,  
Quand il vient à Paris, demeure à l'Hôpital  
Du couvent qu'a fondé Madame de Chantal.  
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille ;  
Et l'unique tableau, pendu sur la muraille,  
Représente la Vierge avec l'enfant Jésus.  
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,  
Le saint prêtre est toujours en course ; il se prodigue,  
Et revient tous les soirs, épuisé de fatigue.  
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi  
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.  
Quand il a visité la mansarde indigente,  
Il s'en va demander l'aumône à la Régente.  
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté  
Par son infatigable et forte charité,  
Recevant de la gauche et donnant de la droite.  
Pourtant il est malade et vieux ; et son pied boite ;  
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,  
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet  
D'un forçat innocent dont il a pris la place.  
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,  
Qui connaît bien son nom, et qui le voit passer

Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser  
Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il sauve,  
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve,  
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,  
Regagnant son logis chez les Visitandines,  
Au moment où les sœurs sont à chanter matines,  
Traîne son pied boiteux d'un air découragé.  
Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,  
Sous une froide pluie il a couru la ville.  
Certes, on l'a reçu d'une façon civile,  
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,  
Pour ses enfants trouvés et ses galériens ;  
Et plus d'un poliment déjà s'en débarasse.  
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,  
Et Mazarin, si fort pour dire : "je promets,"  
Devient, en vieillissant, plus ladre que jamais.

[homme

C'est donc un mauvais jour ; mais enfin le pauvre  
Revient en se disant qu'il va faire un bon somme,  
Et se hâte, parmi la bruine et le vent,  
Lorsque arrivé devant la porte du couvent,  
Il aperçoit par terre et couché dans la boue  
Un garçon d'environ dix ans ; il le secoue,  
L'interroge ; l'enfant depuis l'aube est à jeun,  
N'a ni père ni mère, est sans asile aucun,  
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.

"Viens !" dit Vincent, mettant la clef dans la serrure.

Et, prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,  
Il monte à sa cellule et le couche en son lit ;



Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince  
 Et que sa courtepointe est peut-être bien mince,  
 Il ôte son manteau tout froid du vent du nord,  
 Et l'étend sur les pieds du petit, qui s'endort.

Alors, tout grelottant et très mal à son aise,  
 Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise,  
 Et, devant le tableau pendu contre le mur,  
 Il pria.

Mais, soudain, la madone au front pur,  
 Qui parut resplendir des clartés éternelles,  
 S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles,  
 Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,  
 Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus  
 Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,  
 Elle tendit l'enfant à saint Vincent de Paule,  
 Et, d'un accent rempli de céleste bonté,  
 Lui dit :

“ Embrasse-le. Tu l'as bien mérité.”

Messieurs, Vincent de Paul se dépensa et se sacrifia tant qu'il eut un souffle de vie ; et lorsqu'il descendit dans la tombe, il put contempler autour de lui ces saintes filles de la charité en qui il devait se survivre toujours. Déjà, sans doute, l'Eglise avait vu bien des merveilles ; “ mais dans l'admirable épauouissement de la virginité, au milieu de la multiplicité des ordres religieux de femmes, elle n'avait pas encore eu la sœur de charité. Vierge sans cloître, religieuse dans le monde, modèle de vie contemplative au sein de la vie la plus active, épouse de Jésus-Christ et servante des pauvres à la fois, la sœur de

charité est la dernière et la plus merveilleuse invention du génie chrétien.”<sup>(1)</sup> Ajoutons qu’elle fut l’invention du génie de Vincent de Paul.

Auprès des malades, au milieu des enfants, dans les mansardes, au chevet des agonisants, parmi les pestiférés, sur les champs de bataille et dans les ambulances, dans les pays civilisés, et chez les peuples barbares, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul seront partout. A Paris, elles garderont le corps de leur père : c’est auprès de lui qu’épuisées de fatigue, elles viendront retremper leur courage et chercher des forces nouvelles. Après deux siècles, elles formeront au sein de l’Eglise une armée de vingt-cinq mille héroïnes, et leur unique ambition sera d’avoir-toujours “ la modestie pour voile, la miséricorde pour sœur, les pauvres pour famille, la charité pour mère, et, pour toute joie sur terre, la consolation d’essuyer des pleurs ! ”<sup>(2)</sup>

Louis XIV régnait encore quand parut un homme aussi zélé que savant, qui marcha dignement sur les traces de saint Vincent de Paul : Jean-Baptiste de la Salle. Il conçut un grand projet, et le réalisa en dépit de mille obstacles. Nous ouvrirons à l’enfance et à la jeunesse, dit-il à ses amis, des écoles gratuites, et si, pour réussir, nous sommes obligés de mendier notre pain, nous le mendierons de grand cœur ! Les écoles s’ouvrirent en effet. De la Salle devint le maître et le catéchiste des petits et des

---

(1) Arthur Loth. p. 159.

(2) Paroles de saint Vincent de Paul.

pauvres, et fonda cet institut merveilleux des Frères de la doctrine chrétienne, gloire immortelle de l'Église et de la France !

## VI

Tel fut ce règne que tant de beaux génies illustrèrent, mais que la charité rendit plus éclatant encore.

Et de notre temps, la France a-t-elle cessé de donner au monde ce magnifique spectacle du dévouement et de la générosité ? Loin de là, messieurs, elle a produit des merveilles supérieures peut-être à celles du siècle dont nous venons d'admirer la magnificence.

Je sais que dans son sein ont parfois retenti des doctrines étranges qui tendaient à lui faire abandonner les traditions saintes de son passé. Au nom de la dignité humaine, de prétendus philosophes auraient voulu bannir du langage les mots de *bienfaisance* et d'*aumône*, et remplacer la charité chrétienne par la philanthropie. Mais ces hommes n'étaient pas la France, et malgré eux, la charité y poursuivit triomphalement son œuvre.

C'était en 1833. Notre mère-patrie se ressentait encore de la violente secousse du siècle dernier. La révolution y avait amoncelé des ruines nombreuses ; et l'incrédulité s'était emparée de bien des âmes. Le catholicisme ne rencontrait pas seulement des indifférents, mais des adversaires. Vous n'ignorez pas les chimériques prétentions de plusieurs esprits exaltés. Le règne de la religion était fini. Aux principes évan-

géliques on voulait substituer les plus extravagantes doctrines, les plus ridicules utopies ; et, malheureusement, une jeunesse se formait, matérialiste, saint-simonienne, fouriériste, déiste, comme les professeurs dont elle écoutait les leçons.

Un tel état de choses, on le sent, n'était pas normal ; après avoir engendré dans les cœurs l'inquiétude et la souffrance, il ne pouvait qu'amener une réaction profonde. Déjà Chateaubriand avait rappelé, dans son *Génie du Christianisme*, les divines beautés et les harmonies sublimes de notre religion ; Lamartine avait publié ses *Méditations*, poésie toute nouvelle inspirée par les plus délicats sentiments de l'âme et les enseignements de la foi ; et bientôt, sous les voûtes de Notre-Dame, des milliers d'hommes allaient tressaillir aux accents enflammés de ce *prophète nouveau* qui se nommait Lacordaire. La littérature et la foi allaient donc travailler de concert à guérir la France.

Mais, entre les chants de Lamartine et les conférences de Notre-Dame, Dieu voulut placer une grande œuvre de charité ; entre le poète et l'orateur, il suscita un apôtre.

L'apôtre, talent brillant, cœur ardent et généreux, digne fils de Vincent de Paul, n'était ni religieux, ni prêtre : il s'appelait Frédéric Ozanam, et il avait à peine vingt ans.

S'unissant à quelques jeunes gens de son âge, il résolut de prouver à son siècle et à sa patrie que le catholicisme n'était pas mort ; il laissa les novateurs développer leurs théories réformatrices, et se fit l'ami et le consolateur des pauvres.

“ La charité est belle en quiconque l’accomplit, a dit Lacordaire ; elle est belle dans l’homme mûr qui retranche une heure à ses affaires pour la donner aux affaires de la souffrance ; elle est belle dans la femme qui s’éloigne un moment du bonheur d’être aimée, pour porter l’amour à ceux qui n’en connaissent plus que le nom, mais c’est dans le jeune homme qu’elle apparaît tout entière, telle que Dieu la voit en lui-même au printemps de son éternité, telle que Jésus la voyait, au jour de son pèlerinage, sur le front de saint Jean.”

Le jeune Ozanam se mit à l’œuvre sans s’occuper des railleurs ni des sceptiques, et fonda à Paris ces sociétés de Saint-Vincent-de-Paul qui devaient bientôt se répandre dans l’univers entier.

Secondé dans son entreprise par de nobles cœurs, il ne cessa de donner lui-même l’exemple du plus magnanime dévouement. Malgré les dix heures qu’il consacrait chaque jour aux études sérieuses, malgré les travaux que nécessitait son professorat, il trouvait le loisir de visiter les mansardes des indigents, et d’aller partout où il y avait une misère à secourir, des larmes à essuyer, des âmes abattues à relever. Il gravissait avec amour ces escaliers des pauvres, se souvenant que son père et sa mère, jusque dans leur vieillesse, les avaient gravis avant lui.

Son apostolat fut béni de Dieu. Il put voir lui-même l’humble arbrisseau qu’il avait planté devenir un arbre immense, dont l’ombre bienfaisante ne tarda pas à couvrir l’Europe et le monde. Vingt années plus tard seulement, à Florence, se reportant vers sa

jeunesse, il rappelait avec une modestie touchante les débuts de son œuvre, et exprimait en ces termes le bonheur dont son âme était remplie :

“ Je me rappelle que, dans le principe, un de mes bons amis, abusé un moment par les théories saint-simoniennes, me disait avec un sentiment de compassion : “ Mais qu’espérez-vous donc faire ? Vous êtes huit pauvres jeunes gens, et vous avez la prétention de secourir les misères qui pullulent dans une ville comme Paris ! Nous, nous élaborons des idées et un système qui réformeront le monde et en arracheront la misère pour toujours ! Nous ferons en un instant, pour l’humanité ce que vous ne sauriez accomplir en plusieurs siècles.”—Vous savez à quoi ont abouti les théories qui causaient cette illusion à mon pauvre ami ! Et nous, qu’il prenait en pitié, au lieu de huit, à Paris seulement, nous sommes deux mille, et nous visitons cinq mille familles, c’est-à-dire environ vingt mille individus, c’est-à-dire le quart des pauvres que renferment les murs de cette immense cité. Les Conférences, en France seulement, sont au nombre de cinq cents, et nous en avons en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Amérique, et jusqu’à Jérusalem.

“ C’est ainsi qu’en commençant humblement, on peut arriver à faire de grandes choses, comme Jésus-Christ, qui, de l’abaissement de la crèche, s’est élevé à la gloire du Thabor.” (1)

Je ne sais quelle émotion s’empare de l’âme en re-

---

(1) Œuvres complètes, t. VIII. Mélanges, t. II, p. 41.

lisant ces admirables paroles. Celui qui les prononçait était jeune encore, dans toute l'ardeur de son zèle et toute la maturité de son talent. Tout lui souriait dans la vie : il faisait le bien, il était aimé, et travaillait à un grand ouvrage qu'il avait conçu depuis longtemps, pour la défense du christianisme. Hélas ! il devait partir avant l'heure, victime des fatigues qu'il s'était imposées pour la science, et plus encore peut-être pour le soulagement des malheureux. Sur le conseil des médecins, il était venu à Pise chercher des forces et du repos. Malheureusement les forces ne venaient guère, sa santé baissait de jour en jour. Alors se révéla plus que jamais peut-être le disciple du Christ et le bienfaiteur des pauvres.

Sur les bords enchanteurs de l'Arno, au milieu de souvenirs chers à son cœur, entouré d'une épouse tendrement aimée et d'une enfant objet de douces espérances, il redisait le cantique d'Ezéchias, en exhalant ainsi son âme devant Dieu :

“ Voilà que je suis pris d'un mal grave, opiniâtre, et d'autant plus dangereux qu'il cache probablement un épuisement complet. Faut-il donc quitter tous ces biens que vous-même, mon Dieu, m'aviez donnés ? Ne voulez-vous point, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacrifice ? N'accepterez-vous point l'holocauste de mon amour-propre littéraire, de mes ambitions académiques, de mes projets même d'étude, où se mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la vérité ? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres, et si, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le

reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait, et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'achever l'éducation de mon enfant ? Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point. Vous n'acceptez point ces offrandes intéressées, vous rejetez mon holocauste et mon sacrifice : c'est moi que vous demandez. *Il est écrit au commencement du Livre que je dois faire votre volonté, et j'ai dit : Je viens, Seigneur.*"

Oui, messieurs, c'était lui-même que Dieu demandait.

Il mourut donc à quarante ans, avant d'avoir pu réaliser tous ses beaux rêves, mais laissant une œuvre à laquelle son nom restera pour toujours attaché avec le nom de Vincent de Paul. <sup>(1)</sup> Ces milliers de sociétés bienfaisantes répandues aujourd'hui par le monde, sont pour lui un plus beau titre de gloire que tous les livres qu'il aurait écrits, et la charité l'a placé au premier rang parmi ses apôtres.

Je me suis arrêté avec bonheur, messieurs, devant la sympathique figure d'Ozanam ; mais que n'aurais-je pas à dire à la louange de la France si je voulais mentionner tous les fondateurs d'œuvres charitables qu'elle a produits depuis quarante ans !

---

(1) Dans une lettre à un ami, Ozanam écrivait : "Nous ne sommes ici-bas que pour accomplir la volonté de la Providence. Cette volonté s'accomplit jour par jour, et celui qui meurt laissant sa tâche inachevée, est aussi avancé aux yeux de la suprême Justice, que celui qui a le loisir de l'achever tout entière."  
(Lettre XVIIe à M. Falconnet.)



En Bretagne, à Saint-Servan, en face de la ville d'où partit l'intrépide marin qui, le premier, vint planter la croix sur nos rivages, un prêtre et deux humbles jeunes filles jetèrent les bases d'un institut merveilleux qui s'est multiplié comme par miracle. Ses membres se firent des mendiants pour secourir la vieillesse malheureuse, et prirent l'aimable nom de *Petites-Sœurs des pauvres*. Bafouées, montrées au doigt, elles ne se découragèrent pas. Que leur importait l'insulte ? Elles glorifiaient le Christ en consolant et en soulageant les infortunés. Mais bientôt le mépris fit place à l'amour. Aujourd'hui ces Petites-Sœurs des pauvres ont pour ainsi dire envahi le monde, et, au nombre de trois mille, soutiennent à elles seules plus de vingt mille vieillards. (1)

A Lyon naquit la grande œuvre de la Propagation de la foi, œuvre sublime destinée à faire à des peuples entiers la plus précieuse des aumônes, l'aumône de la vérité. Et de nos jours, quel est celui dont le génie conçut et fit approuver par toute l'Europe cette organisation si belle des Cercles catholiques d'ouvriers ? Encore un laïque français, un homme

---

(1) "Un seul lit fondé dans un hôpital, dit l'abbé Moigno, coûte dix mille francs ! Les 105 maisons, les 20,000 lits des Petites-Sœurs des pauvres représenteraient donc deux cents millions, et ils n'ont rien coûté. C'est un monde sorti du néant par la toute-puissance divine. Ces maisons bénies sont, au fond, l'assemblage de toutes les misères imaginables ! Mais du sein de cette pauvreté à fendre l'âme, de ces infirmités repoussantes, sort comme un rayonnement de dignité, de bonheur, de contentement ! Les âmes sont heureuses, elles voient et elles goûtent Dieu." (*Les Splendeurs de la Foi*, tom. iv, p. 387).

issu de la noble famille que *le Récit d'une Sœur* nous a fait aimer, orateur rappelant à la tribune l'éloquence de Montalembert, chrétien convaincu, ami sincère et dévoué du peuple, M. le comte Albert de Mun !

Parcourez seulement la liste des institutions charitables établies en France, vous resterez étonnés. Il ne faut pas demander ce que fait la charité, mais plutôt ce qu'elle ne fait pas.

Est-il une souffrance qui ne soit secourue ? Est-il une œuvre de bien qui n'ait ses apôtres et ses protecteurs ? A son entrée dans la vie, du berceau à l'école, de l'école à l'apprentissage, de l'apprentissage à l'atelier et de l'atelier au ménage ; si les infortunes l'accablent, s'il a besoin de pain, s'il est coupable même ; à toutes les heures de son existence, à son agonie et à sa mort, le pauvre a près de lui des asiles qui l'attendent, il a des anges qui l'appellent leur frère, il a des mères qui lui réservent toute la compassion et toute la tendresse du cœur le plus noble et le plus généreux. <sup>(1)</sup>

---

(1) Outre les œuvres que tout le monde connaît, il en existe un grand nombre d'autres qui prouvent jusqu'à quel point la charité a porté ses attentions maternelles. Nous en citons quelques-unes : Œuvre de l'adoption ; Œuvre des tutelles des enfants trouvés et abandonnés ; Orphelinats agricoles ; Œuvre de rapatriement des enfants délaissés ; Bourses pour les écoles primaires ; Sociétés de placement, d'éducation, d'apprentissage des enfants ; Œuvre des apprentis et des jeunes ouvriers ; Orphelinats et ouvroirs des filles pauvres à la ville et à la campagne ; Œuvre des domestiques et des servantes ; Caisses des loyers

---

Or, messieurs, quelque lugubre que soit le présent, c'est là assurément une raison de confiance et d'espoir. Je ne crois pas exagérer, en portant à deux cent mille, le nombre des agents actifs de la charité catholique en France; et qui dira tout ce que leur dévouement peut expier de fautes et d'erreurs?

La charité garde les empires. Si le verre d'eau offert au nom du Seigneur ne reste pas sans récompense; si la gloire a été promise, ici-bas, à la pauvre femme de l'Évangile, parce qu'elle avait donné une obole aux malheureux, il est impossible que Dieu fasse mourir une nation qui prodigue de si grand cœur à tout ce qui souffre, son or et ses enfants.

L'ABBÉ BRUCHÉSI.

(à continuer)

---

Assistance judiciaire; Asiles de la bonne nuit; Société de Saint-François-Régis pour la réhabilitation des mariages civils et religieux; Asiles des incurables, des sourds-muets et sourdes-muettes, des aveugles; Asiles pour les épileptiques; Hôpitaux; Colonies et pénitenciers agricoles pour les jeunes condamnés; Œuvre des dames et des messieurs visitant les prisons; Frères du bien mourir; Frères ensevelisseurs, etc., etc. Quelle nomenclature glorieuse pour l'Église catholique!

# AVIS.

Nous prions les personnes qui n'ont pas encore payé le montant de leur abonnement aux "Nouvelles Soirées Canadiennes," de vouloir bien nous faire tenir ce montant sous le plus court délai possible.

Nos abonnés ne devront envoyer d'argent, par la poste, que par lettre enregistrée.

LOUIS-H. TACHÉ,  
ADMINISTRATEUR,  
*Québec.*

---

---

## NOUVELLES SOIREEES CANADIENNES

### COMITÉ DES COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,	JOS. TASSÉ,
J. C. TACHÉ,	L'ABBÉ J. C. K. LAFLAMME,
L'HON. A. B. ROUTHIER,	L'ABBÉ BRUCHÉSI,
ERNEST GAGNON,	A. N. MONTPETIT,
ARTHUR DANSEREAU,	L. P. LEMAY,
HECTOR FABRE,	E. GÉRIN,
OSCAR DUNN,	A. GÉLINAS,
N. FAUCHER DE ST-MAURICE,	ALPH. LUSIGNAN,
LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE,	T. P. BÉDARD,
BENJAMIN SULTE,	PHILÉAS HUOT,
ARTHUR BUIES,	J. A. CHAGNON,
ALFRED GARNEAU,	EUD. EVANTUREL,
JOS. MARMETTE,	J. B. CAOUCETTE,
NAPOLEON LEGENDRE,	THOS CHAPAIS,
M. J. A. POISSON,	J. E. PRINCE,
A. ACHINTRE,	JAS. PRENDERGAST.

